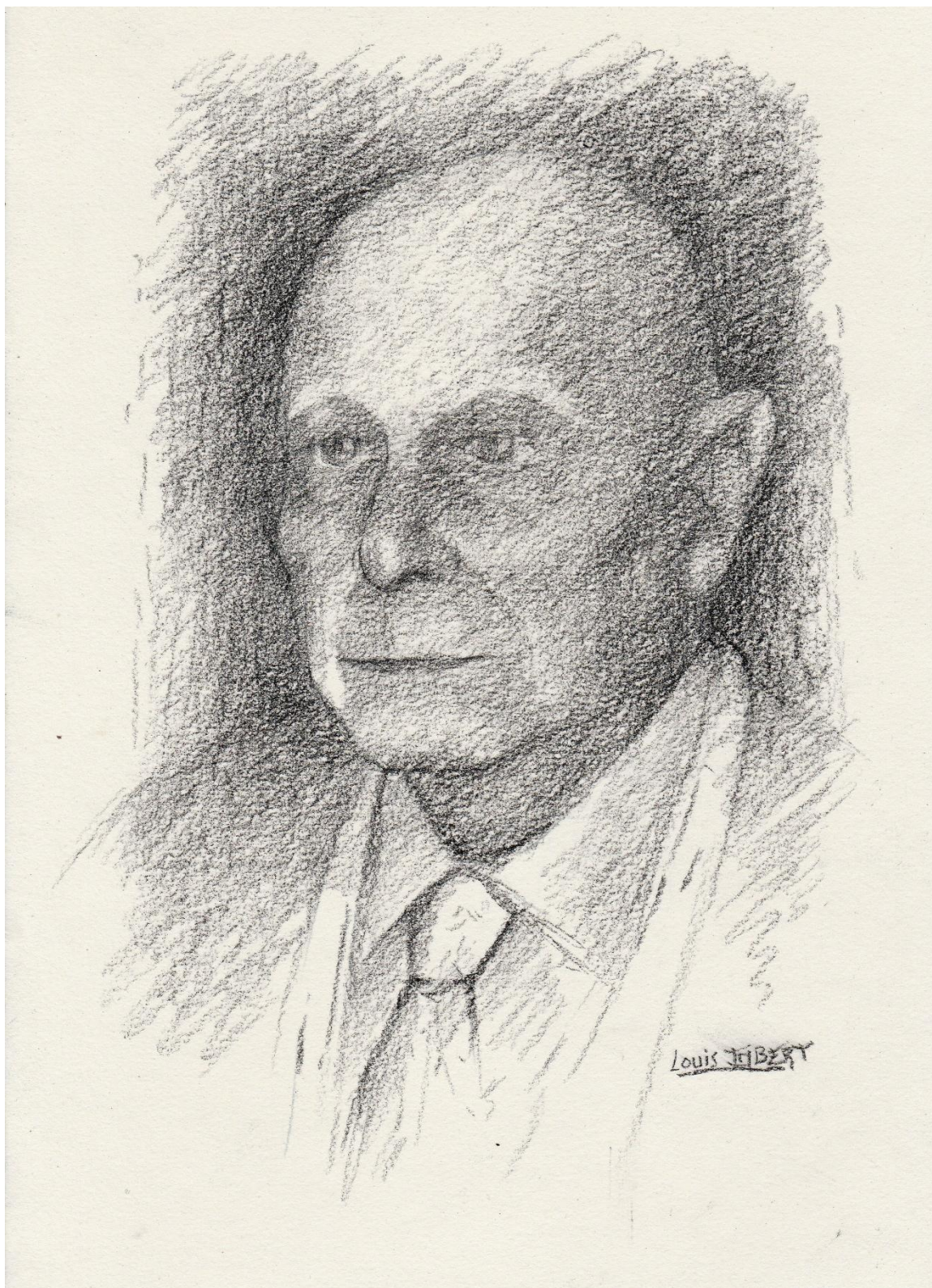


## HOMMAGES À ROLAND BILLAULT



*Roland Billault. 1936-2019. Dessin de Louis Imbert, membre titulaire*

Monsieur le président, messieurs les présidents honoraires, mesdames, messieurs, chers collègues, chers amis,

Permettez-moi de saluer Christophe, le fils de Roland, son épouse et ses enfants, et l'ensemble de cette famille à laquelle notre ami était si attaché.

« Mon histoire biographique commence avec celle de certains membres de ma famille venus s'installer en Algérie dans les années 1850. En effet, si, bien sûr, il ne peut s'agir d'écrire une partie de l'histoire de France en Algérie, ma conviction que ma vie porte la trace indélébile des bonheurs et des malheurs éprouvés dans ce beau pays ne saurait être passée sous silence. »

Cet incipit d'une courte autobiographie que Christophe Billault a bien voulu me confier, témoigne de l'amour de Roland pour son pays natal et sa ville natale, Oran, qu'Albert Camus décrit dans *La Peste* comme : « [...] une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne. » Bien entendu notre ami disparu n'était pas d'accord avec son compatriote sur ce point... et aussi sur bien d'autres, comme il l'a exposé avec brio et passion lors d'une réunion de la commission de littérature en 2010 à l'occasion du cinquantenaire de la mort tragique du prix Nobel de littérature. Il y traitait de l'algérianisme de Camus et faisait un parallèle avec son propre algérianisme, mot créé en 1920 lorsque deux écrivains du cru estimèrent qu'il était temps de nommer la culture algérienne. Il y évoquait aussi l'algérianité de Camus, et la sienne, c'est-à-dire, je le cite, la carte d'identité, l'état social des habitants de l'Algérie.

Roland a vécu les vingt-six premières années de sa vie en Algérie où il est né à Oran le 29 janvier 1936. Après quatre années à Sidi-Bel-Abbès « vécues, écrit-il, au son poignant de la Légion étrangère », Oran devient la ville de son enfance et de sa jeunesse. Deux événements de la seconde guerre mondiale ont marqué l'esprit du jeune Oranais : en 1940, ce qu'il appelait « la sinistre canonnade de Mers el-Kébir » toute proche, et en 1944 l'impressionnant déploiement de matériel déployé lors du débarquement américain.

En 1962, les événements dramatiques de la guerre d'Algérie le contraignent de partir vers la métropole avec son épouse et son premier garçon, Stéphane. Ce fut un déchirement et une forme d'exil dont Roland conservait une rancœur, sinon une rancune indélébile. Il est vrai que l'accueil à Marseille fut tout sauf bienveillant, une consigne de plusieurs heures étant imposée aux passagers, un contrôle de police humiliant, puis le pillage du container de déménagement par les dockers. Oui, Roland aurait alors pu dire : « C'est curieux, le soleil est plus sombre à Marseille qu'en Algérie » comme l'écrivit Guillaume Apollinaire à son dernier amour, Madeleine Pagès qui fut l'institutrice de la grand-mère de Roland.

La petite famille a échappé aux atroces massacres du 5 juillet 1962, mais Roland conservait de ces moments un souvenir cauchemardesque qu'il n'a évoqué qu'une fois lors de nos conversations, avec une émotion empreinte d'une colère inextinguible.

Roland avait une véritable vocation d'enseignant : après des études secondaires classiques au lycée Lamoricière à Oran, il fait une année d'hypokhâgne à Alger. C'est là qu'il rencontre Danielle qui lui donnera deux fils, Stéphane et Christophe. Pour Dany, notre ami abandonne provisoirement ses études après une année d'hypokhâgne au lycée Bugeaud. Il écrit : « Retour peu raisonnable à Oran et abandon provisoire des études... pour cause d'amour pour celle qui sera la femme de ma vie ! » Il écrit aussi une cinquantaine d'années plus tard : « décès de mon épouse en 2004. Ma vie s'écroule... » La disparition prématurée de Dany fut un véritable drame dont il ne s'est jamais remis. Une profonde foi chrétienne et la certitude d'une résurrection l'ont certainement aidé à surmonter cette terrible épreuve.

L'enseignement a été d'emblée une passion pour Roland : ses interventions en public étaient empreintes de son goût de transmettre, de communiquer, de séduire son auditoire. Yves Stalloni, son collègue au lycée Dumont d'Urville en parlera.

Roland Billault débute ses fonctions d'enseignant dans un village situé cinquante kilomètres d'Oran où il se rend quotidiennement en train, cible d'un attentat terroriste dont il réchappe, alors que vingt de ses collègues sont massacrés. Être instituteur dans le bled, cela consiste aussi à donner des soins médicaux

aux cinquante petits Arabes qui lui sont confiés. Roland en était très fier. Il poursuit parallèlement ses études supérieures de lettres classiques en auditeur libre jusqu'à l'agrégation.

C'est en 2005 que notre ami entre à l'académie du Var. L'y trouvant l'année suivante, nous découvrons rapidement que nous sommes voisins dans le faubourg du Mourillon où nous déambulons pour promener notre chien et faisons nos achats. D'emblée, une étincelle jaillit, celle d'une amitié qui ne fera que se renforcer au fil des quelques années suivantes. Comment ne pas citer Jules Supervielle : « Il vous naît un ami et voilà qu'il vous cherche. » Effectivement, tous les jours l'un cherchait l'autre et le trouvait souvent grâce à la vigilance des commerçants que nous fréquentions : « Il vient de passer ! » disait à l'un ou à l'autre le marchand de journaux qui, se référant à Aristote, nous appelait les péripatéticiens.

C'est ainsi, lors de ces déambulations ou, comme nous disions, « devant un apéritif en terrasse » chez l'un ou chez l'autre, que Roland s'est révélé et s'est confié, devenant rapidement un véritable et indispensable ami. Il est pourtant difficile à 80 ans de se faire un ami, mais son esprit, sa faconde, son talent oratoire, sa sincérité, sa passion ont rapidement fait tomber les barrières de ma réserve naturelle.

Roland Billault était épris de musique et avait une grande admiration pour la pianiste Hélène Grimaud avec laquelle il a tenté en vain d'échanger une correspondance. Il aimait la peinture avec une prédilection bien compréhensible pour les orientalistes, et plus particulièrement ceux de l'école d'Alger.

La fréquentation des sites antiques de son pays natal l'a amené à l'archéologie sous-marine, qu'en méditerranéen il pratiquait avec passion, en particulier en Corse, naviguant à la voile en Italie et en Grèce. Pour lui, le sommet de l'émotion a été de prendre un mouillage dans le port d'Ithaque, île sublime et demeure d'Ulysse. Roland aimait la Méditerranée, passion qu'il a transmise à ses deux fils.

Roland était un grand sportif, ajoutant aux sports nautiques, un art martial qu'il a pratiqué régulièrement jusqu'à la fin de sa vie à raison de deux séances par semaine. Il était ceinture noire troisième dan d'Aïkido et était considéré comme le « sage » du club qu'il fréquentait avec une belle assiduité : « J'en ai besoin ! » disait-il. « Et puis, me confia-t-il un jour, j'y vois des gens plus jeunes, des jeunes femmes charmantes. Cela me réchauffe le cœur, à défaut de me réchauffer le corps ! »

Gardons-nous bien d'oublier les sports mécaniques et la vitesse qu'adorait Roland : il se disait « Porschiste » et avait fait un stage de Formule 1, ce qui lui permettait de piloter sa Porsche (« une Porsche ne se conduit pas, elle se pilote ») sur les routes du Var et de l'Ardèche où il possédait une maison, le meilleur moment étant la négociation des lacets y conduisant. Certains d'entre nous ont eu la chance d'être ses passagers, et en conservent un souvenir mitigé... comme ceux qu'il a transportés dans sa berline qu'il pilotait comme une Porsche ! Je l'ai vu soulever sa casquette devant une magnifique Porsche, et entendu dire d'un personnage peu recommandable qu'il saluait « mais c'est un Porschiste ! ».

Roland, enfin et surtout, était très attaché à sa famille, à ses fils, ses belles-filles et ses petits-enfants. Malheureusement la mort brutale et annoncée de Stéphane, son aîné, l'a de nouveau endeuillé il y a quelques années, lui imposant un nouveau chagrin et une nouvelle épreuve qu'il a surmontée grâce à sa foi inébranlable et sa force de caractère. Roland semblait indestructible, jusqu'à cette terrible nuit du 11 au 12 novembre 2019 où, comme un stoïcien, il s'est éteint après d'horribles souffrances en disant : « Maintenant, je veux dormir ».

Un ami disparaît et déjà je le cherche.

André BÉRUTTI

Quand, en septembre 1974, j'effectuai ma première rentrée au lycée Dumont d'Urville de Toulon, après l'avoir quitté dix ans plus tôt comme élève, Roland Billault y était déjà professeur depuis plusieurs années et jouissait d'une image prestigieuse, *primus inter pares* (« premier entre ses pairs »), comme il aurait pu le dire s'il avait été vaniteux. Il fut l'un de ceux qui m'accueillit au cours d'une réunion de professeurs de lettres, cordial, souriant, disert, volontiers moqueur ou ironique. Me voyant légèrement intimidé devant cet aréopage de collègues, il m'interrogea sur mes premières impressions, que je ramenai à une remarque un peu niaise, pour moi, arrivant d'un lycée aux dimensions modestes :

– Ici, tout est démesuré.

La réponse fusa immédiatement :

– Y compris la sottise.

Le terme employé était plus viril et commençait par la lettre *c*. Peut-être mon éminent collègue avait-il en tête cette sentence de Salomon dans *l'Ecclésiaste*, « *Stultorum infinitus est numerus* » (« Le nombre des sots est infini »). Il ne cita pas Salomon, mais le ton était donné et l'image du professeur Billault prenait forme, avec ses particularités, ses contrastes et son originalité.

Professeur, il l'était consubstantiellement, c'est-à-dire qu'il avait le goût de transmettre, l'art d'expliquer, le talent de séduire. Son savoir était d'abord livresque, car il avait tout lu, et travaillé dur pour se construire et arriver à l'agrégation, vérifiant la formule employée par Virgile au début des *Géorgiques* et devenue proverbiale : « *Labor omnia improbus vincit* » (« un travail opiniâtre triomphe de tout »). Mais son champ de connaissance était en même temps très personnel, nourri d'anecdotes, capable de donner vie à une leçon, de rendre présent un auteur, passionnante une page de Cicéron ou de Stendhal.

Roland aimait plaire et y parvenait sans effort, comme naturellement, d'abord par sa mise soignée, la coupe de ses vestons et l'élégance de ses cravates – alors que mai 68 avait amené un certain relâchement dans la vêtue des enseignants. Ensuite par son verbe, riche, animé, coloré, prolixe et persuasif, « à sauts et à gambades », comme aurait dit Montaigne, plein de saillies et de bons mots, argumentant et développant *cum grano salis* (« avec un grain de sel »). Enfin par son érudition, infaillible, et son art de jongler avec les citations, de préférence latines, ainsi que je me plais, par jeu, à l'imiter, mais parfois un peu grecques aussi.

Mais s'il aimait plaire, Roland aimait tout autant surprendre, déconcerter, voire provoquer, affichant un esprit sinon rebelle du moins volontiers iconoclaste, railleur, adepte de l'humour et de l'auto-dérision. Il adorait les jugements tranchés, à l'emporte-pièce, les fulgurances, loin des compromis et du juste milieu que recommande cet autre adage antique qui prétend que « *In medio stat virtus* » (« la vertu se tient au milieu »). En homme de passion, il cherchait à convaincre, mais était disposé à en découdre si nécessaire, verbalement au moins, s'amusant à ébranler son contradictoire par une formule bien sentie ou à le pourfendre de son ire s'il se sentait attaqué sur des points sensibles, comme cette Algérie qu'il portait en lui comme une plaie jamais refermée. Quitte à regretter ses excès et à méditer *in petto* la formule d'Horace dans les *Épîtres* (I, 2, 62) « *Ira furor brevis est* » (« La colère est une courte folie »).

Après quelques années où nous avons mené chacun de notre côté nos carrières respectives, nous nous sommes rapprochés un peu plus au début des années 90 quand fut créée dans notre établissement la classe de Première supérieure, dite Khâgne, dont nous allions nous partager l'enseignement littéraire, lui pour les heures « d'option », moi pour le cours commun. Une occasion unique et précieuse de mieux se connaître, d'entretenir une réelle complicité professionnelle et de tisser des liens d'amitié qui se prolongèrent au-delà du lycée et me permirent de le rencontrer dans sa vie privée, avec Dany, cette épouse partie trop tôt, qui lui a tant manqué et pour laquelle il faisait sien la parole de Virgile reprise par Gide « *Et nunc manet in te* » (« Et maintenant, elle survit en toi »).

Par des indiscretions d'élèves, j'eus connaissance de la méthode d'enseignement du professeur Billault : debout face à la classe, sans une seule note, déployant un discours fluide et distingué, proposant des commentaires lumineux et originaux. Nos khâgneux étaient sous le charme. Celui qu'exerce un grand maître, comme nous en avons parfois connus dans notre formation, et qui en impose : *magister dixit*.

Ces qualités, ce rayonnement, nous avons pu en bénéficier au sein de notre compagnie quand Roland nous a rejoints en 2005 en tant que membre associé, et, deux ans plus tard, comme membre titulaire. Je ne crois pas indispensable de recenser la totalité de ses communications, très nombreuses et variées, pour des « Heures », des séances privées ou des commissions spécialisées, toujours brillantes, toujours reçues avec enthousiasme. Leur contenu tourne autour de trois thèmes qui, parfois, se recoupent, l'Algérie, la culture gréco-latine, la littérature, essentiellement française. Par exemple, je note, pour la seule année 2007, une « Heure » sur « Une liaison dangereuse du poète des tranchées, Guillaume Apollinaire », à propos de l'éphémère fiancée Madeleine Pagès, la « petite Oranaise » ; une communication sur « Une reine égyptienne à Cherchell », deux autres, pour la commission de littérature, sur « Snobisme et art chez Marcel Proust », et sur « Deux romans d'atmosphère : *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati et *le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq ». En 2008, nous eûmes le plaisir d'écouter « La belle Hélène était-elle une poire », titre facétieux, comme Roland en avait le secret, « L'Antigone de Sophocle », « Homère, une rhapsodie en mer ». En 2009 son discours de réception porta sur « Le Cheval de Troie : sa vie, son œuvre », et nous aurons la même année des communications sur « La vie littéraire au siècle d'Auguste », sur « Proust, un écrivain à la recherche de son moi », et ainsi de suite, les années suivantes, malgré une santé parfois défaillante, nous parlant tour à tour de Camus, de la bataille de Salamine, des Humanités, de Pétrus Borel, d'Ovide, de Stendhal, des Étrusques, de Néron, etc.

En 2015 il accepta de prendre, à ma suite, la responsabilité de la commission de littérature et sut organiser, avec toujours le même brio, des séances dont chacun garde le souvenir. Par exemple : sur la condition du poète, sur les chanteurs poètes, sur les écrivains marcheurs, sur la poésie de la ville, sur *Lorenzaccio* de Musset, sur Jean Giono, en 2019, cet immense écrivain du XX<sup>e</sup> siècle auquel on pourrait l'identifier, ainsi que le suggèrent ces lignes que j'emprunte à son introduction : « Mais il y a plus de deux visages chez Giono, et on pourrait lui trouver des parents aussi divers qu'Homère, Virgile, Rousseau, Tolstoï, Stendhal, Dumas et même les Pères de l'Église » (*Revue de l'Académie du Var*, 2019, p. 235). Il y avait également plus de deux visages chez notre confrère prématurément disparu, et ces deux hommages n'ont pas totalement réussi à les restituer. Quant à ses innombrables parents, ils siègent au Panthéon de la culture.

Il nous reste ses belles communications à relire dans les numéros de la *Revue*, il nous reste son image de hussard sémillant et joyeux, malgré les épreuves de la vie, il nous reste sa voix bien timbrée et ses analyses profondes et spirituelles à la fois, il nous reste sa flamboyante intelligence, il nous reste sa présence chaleureuse, son contact amical et bienveillant, sa drôlerie et sa verve. Il nous reste le souvenir d'un ami et celui d'un académicien digne de ce titre. Je reprendrai, pour un dernier adieu, en guise d'*ultima verba*, cette phrase écrite par Roland Billault pour Giono en conclusion de la séance déjà citée, et qui, appliquée à lui-même, est une invitation à garder en mémoire son trop bref passage parmi nous : « Nous n'avons qu'à suivre la pente des talents et des inclinations » (*Ibid.*).

Yves STALLONI